



379

LES MODES PARISIENNES

*Chapeaux des D^o Romain rue de la Chaussée d'Antin 18. Robes de M^{lle} Célestine
 Quiller rue de Choiseul 23. Corsets de M^{me} Dumoulin rue basse du rempart 44.
 Chaussures de M^{me} Meix rue Tronchet, 17.*

Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIÉ DE V. —
LE SHERRY DU COMMODORE (2^e partie, suite et fin),
par PAUL FÉVAL. — CAUSERIES. — RÉBUS IL-
LUSTRE.

MODES ET FASHIONS.



Nous voici à l'époque où chacun songe à fuir la capitale pour aller goûter loin d'elle l'ombre et la solitude.

Lorsque juin a fait éclore des gazons fleuris, le Parisien veut consacrer le septième jour de la semaine au repos champêtre. Les plaisirs de Paris ne lui suffisent plus; les jardins ont beau allumer leurs mille vers de couleurs, Jardin-des-Fleurs, Jardin-d'Hiver, en été le Ranelagh, nous en passons et des meilleurs, le Parisien s'enfuit, l'on peut même dire à pleine vapeur, car Rambouillet lui ouvre les portes de son palais; en moins d'une heure, vous êtes sous les ombrages de son parc!

Il y a là des plaisirs pour tous les goûts: des chevaux pour les sportmen, une chasse pour les

chasseurs, un excellent restaurant pour les gastronomes, des souvenirs historiques pour les lettrés.

Le prospectus qui promet toutes ces merveilles dit: « qu'il manquait autour de Paris un endroit » élégant où l'on pût passer ses journées poétiquement! Il aurait dû ajouter: « loin des orages parlementaires et en toute absence de journaux politiques. »

Venons au fait, c'est-à-dire à la mode, un peu négligée la semaine dernière pour cause d'orages, non politiques, mais de véritables orages accompagnés de pluie, de vent et de bourrasques, leur cortège ordinaire.

Tant il y a, que les toilettes se montraient peu dans les promenades.

Cependant les modes ont une tendance à l'élégance qui les rend fort attrayantes; si nous osions, nous dirions qu'elles sont fort peu démocratiques, en vous recommandant toutefois le secret à l'égard de notre éditeur, lequel sûrement ne nous lit jamais.

Ce qui rend surtout les modes plus élégantes, c'est la résurrection des chapeaux ornés. Depuis quelques années, on ne portait que des capotes d'une grande simplicité; il s'ensuivait que les petites modistes faisaient presque aussi bien les capotes que les modistes célèbres. Maintenant c'est une autre affaire. On reconnaît par les ornements le savoir-faire d'une modiste; chacune a son genre.

Les Parisiennes savent bien vite que telle modiste fait tel chapeau, et qu'on ne le trouve pas ailleurs.

Ainsi elle sait que mademoiselle Laure fait des

capotes à fond très-renversé en arrière, des passes excessivement ouvertes des côtés, même légèrement retournées; qu'elle a des chapeaux de tulle entièrement couverts d'une broderie en paille, qui souvent sont ornés de deux rangs de blonde autour de la forme; cette blonde, à dents, est brodée autour des dessins par un petit cordonnet de paille;

— Des capotes de crêpe lisse à bouillons séparés chacun par une très-petite blonde, les bouillons partant du fond, très en arrière, en fer à cheval et suivant jusqu'au bord de la passe;

— D'autres capotes de crêpe et blonde: le crêpe, large de deux travers de doigt, coulissé de chaque côté, tourne en spirale en laissant un espace vide de la largeur du crêpe, lequel espace est couvert d'un volant de blonde de sa largeur qui tourne et suit la même spirale que la bande de crêpe; cette capote est souvent en deux nuances, par exemple le crêpe rose et la blonde blanche qui tourne sur le fond de la capote qui est en tulle blanc, ou crêpe bleu et blonde blanche, crêpe lilas et blonde blanche; il n'est pas inutile d'ajouter que cet ornement en spirale couvre entièrement la capote;

— Des chapeaux de paille d'Italie très-joliment ornés d'une petite plume de chaque côté, cette plume moitié plume d'autruche et moitié, sur le dessus, de marabouts mouchetés de paille au bord; les dessous de passe doublés d'un tulle-malines à petits pois posé uni près du bord et plissé dans le fond, ce qui ne nous paraît pas très-heureux: cela est vieux; nous préférons les pailles d'Italie non doublées.

La Parisienne sait aussi que les demoiselles Romain (1) ont une capote de tulle brodé en paille dans un genre tout à fait à elles. Cette capote est composée d'une bande de tulle brodé en paille lisse, mais broderie légère; chaque bande est séparée par une très-petite ruche de tulle; le fond forme une étoile de bandes de tulle brodé en paille et de petites ruches. Elles ornent cette capote d'une branche de fleurs mélangées ou de fleurs des champs: on ne peut rien voir de plus gracieux, de plus léger que cette capote, qui fait honneur au bon goût de ces jeunes modistes.

Les chapeaux de paille d'Italie sont ornés par ces demoiselles par une très-belle fleur de Constantin, la tulipe; cette fleur est à grand succès. Elles posent aussi des plumes moitié marabouts mouchetés de paille et moitié plumes d'autruche. Une jolie branche de fleurs blanches de chaque côté de la passe est aussi un ornement adopté par ces demoiselles.

Les formes des chapeaux et capotes des demoiselles Romain sont légèrement évasées, sans exagération, les formes assez renversées, les des-

sous de passes assorties d'ornements à ceux du dessus; leurs modes, en un mot, sont distinguées.

Les pardessus font toujours partie de la toilette d'une femme, tout comme les mantelets et les châles; on a beau dire qu'ils sont communs, on le dit, mais on continue à les porter. D'ailleurs ils sont communs s'ils sont mal faits, mal garnis; mais un petit pardessus garni d'un rang de belle dentelle surmonté d'un autre rang moins haut, ou bien de deux rangs de même hauteur, est toujours un fort joli vêtement, que la dentelle soit de laine ou de soie de Chantilly; nous entendons la belle dentelle de laine, car pour la fausse c'est une véritable horreur!

Le magasin des *Fabriques françaises et belges* (1) a des petits pardessus de taffetas garnis de dentelle de laine ou de dentelle de soie qui font envie; il n'y a pas moyen de dire en les voyant que les pardessus sont communs.

La forme de ces pardessus est beaucoup plus ajustée, sans l'être entièrement, que par le passé.

Les grandes élégantes choisissent beaucoup dans ce magasin des pardessus de taffetas de couleurs claires ou des mantelets garnis de dentelle de laine blanche; cependant il faut dire que plus généralement les mantelets de couleurs claires sont préférés aux pardessus.

Le pardessus est un objet de toilette simple, il est donc plus souvent noir que de couleur; seulement cette simplicité n'est que de convention, puisqu'elle est toujours illustrée de belle dentelle.

Le mantelet garni d'un rang de haute frange surmontée de deux ou trois rangs de fontanges découpées est en mantelet simple ce qu'il y a de mieux porté; il se fait en noir, en couleur foncée et en couleur claire.

Quant aux formes des robes, rien de nouveau, toujours beaucoup de corsages ouverts sur des fichus de mousseline brodée garnis en brandebourgs de dentelle, c'est-à-dire volants de dentelle.

Les sous-manches ouvertes sont adoptées tout à fait exclusivement pour le soir; pour la matinée, les unes et les autres, manches ouvertes et manches fermées.

Madame Colas (2) fait des sous-manches ouvertes en mousseline pour la matinée garnies de deux volants de petits festons très-mats surmontés d'une broderie; en haut du second volant, est un entre-deux brodé ou, pour le remplacer, est une largeur de trois à quatre centimètres entièrement couverts de très-petits plis. D'autres manches de mousseline sont garnies par elle de deux rangs de dentelle surmontée d'une broderie sur la manche ou sur entre-deux. D'autres enfin sont en tulle-Bruxelles garnies d'application de bruxelles ou de malines.

(1) Rue Vivienne, au coin du boulevard.

(2) Rue Vivienne, 4.

Les bonnets que madame Colas fait en ce moment sont presque tous garnis de très-petits rubans de gaze gaufrés et brochés. Quelques-uns cependant sont garnis de rubans plus larges, ce qu'on appelle dans le commerce du n° 9 (c'est environ cinq à six centimètres), qui sont de même en gaze dentelée, soit en imitation de feston, soit en imitation de bords-dentelle. Ces bonnets échappent à la description : ce sont des dentelles légèrement tournées, les rubans posés sur les côtés, ou noués sur le milieu par un grand nœud plat dont les bouts viennent tomber sur les côtés pour rejoindre quelques coques de ruban.

On prépare chez cette bonne lingère des canezous à manches ouvertes froncées. Sa ceinture, son canezou - pardessus ont beaucoup de succès ; nous en donnerons très-prochainement le dessin et le patron.

Les robes en percale ou en brillante imprimées à grands dessins perses sont fort recherchées par les élégantes comme toilette de campagne.

Les grandes femmes les font garnir de volants ourlés ou festonnés en coton blanc ou en coton de couleur. Le pardessus est du même genre que la robe.

D'autres se font en peignoirs garnis devant de petits volants ourlés ou festonnés comme les volants des autres robes citées plus haut. Un chapeau de paille assez évasé orné de chaque côté d'une touffe de fleurs des champs, ou des chapeaux de couleur paille et noir ornés de coques de rubans d'où s'échappent des avoines de velours noir ou grenat foncé, complètent assez souvent ces costumes champêtres.

On fait beaucoup de robes de foulard fond-blanc à petits dessins-palmettes perses, d'autres fond-marron avec bouquets de petites roses et feuillage vert ou bleu avec guirlandes de feuillage et fleurs. Ces robes sont garnies de volants ourlés, mais plus souvent encore festonnés en couleur ; quelques-unes sont en redingotes-peignoirs garnies de petits rubans assortis ou d'étoffe festonné.

Quant aux costumes élégants, c'est toujours le taffetas à fleurs perses qui en fait presque tous les frais. Ainsi une jolie toilette se compose dans ce moment :

— D'une capote de crêpe bouillonné ou crêpe et blonde ornée de fleurs ; — d'une robe en taffetas perse à grandes guirlandes entrelacées garnie de trois grands volants découpés : le corsage, ouvert devant, bordé d'une fontange découpée ; les manches ouvertes bordées de quatre ou cinq rangs de petits volants découpés, de sous-manches ouvertes en tulle garnies de deux rangs de dentelle ; — d'un mantelet de taffetas glacé de couleur claire pouvant s'assortir pour aller sur la robe, lequel doit être garni d'un rang de franges blanches et de la couleur du mantelet, ou d'un mantelet garni de

dentelle de laine blanche ; — d'une ombrelle blanche garnie de franges.

Ou bien encore d'un chapeau de paille d'Italie orné de chaque côté d'une petite plume, moitié marabout moucheté de paille, moitié plume d'autruche simple. D'une robe en taffetas perse à trois volants à disposition, c'est-à-dire bordés chacun d'une guirlande de fleurs et bordure ruban, à corsage ouvert sur fichu brodé garni de dentelle, manches ouvertes avec sous-manches ouvertes garnies de dentelle. Mantelet-châle en dentelle de laine noire. Ombrelle rose bordée de rayures rose nuancé.

Une toilette plus simple se compose souvent d'un chapeau de paille noir et paille doublé de taffetas rose, orné en dedans d'une fontange de rubans, et dessus d'une jolie branche de fleurs roses avec dessous de passe en mêmes fleurs ; d'une redingote en taffetas perse garnie devant de petits volants de rubans, à corsage ouvert garni de volants de rubans, et manches ouvertes garnies de volants de rubans ; d'un pardessus en taffetas noir garni d'un rang de haute dentelle de laine surmonté d'un autre rang beaucoup moins haut, avec petite ruche de taffetas découpé sur le pied du second volant et sur le devant du pardessus ; d'une ombrelle de taffetas blanc à bordure-ruban ;

Ou d'un chapeau de crin végétal à jour, doublé de taffetas de nuance vive, rose, vert, lilas recouvert ; la doublure, d'un léger bouillonné de tulle. Le bavolet semblable à la doublure du chapeau, bordé de petits volants de ruban ; une branche de fleurs assorties au dessous de passe pour ornement. Redingote de taffetas gris glacé blanc ou feutre glacé de blanc, ornée devant d'une broderie en lacet blanc et soutache blanche. Mantelet de taffetas pareil à celui de la robe, entièrement couvert de broderie de même qu'à la jupe et bordé d'une frange blanche et de la nuance du taffetas, cette frange haute de trente à trente-cinq centimètres. Ombrelle rose à bordure-ruban. Bottines assorties.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Capote de crêpe ornée de fleurs. — Robe à disposition en taffetas chiné. — Fichu à plastron garni d'entre-deux de dentelle et volants de dentelle. Sous-manches bordées de deux rangs de dentelle.

Chapeau de paille d'Italie orné de fleurs mélangées. — Peignoir de mousseline brodée au crochet orné devant par des volants festonnés ; le corsage ouvert garni autour de deux volants festonnés ; manches garnies de quatre volants festonnés. Chemisette demi-décolletée garnie de volants de dentelle. Ruban noué devant.

PATRONS.

Notre planche de patrons contient un très-joli patron de corsage ouvert pour taille moyenne avec manches ou-

vertes. Ce patron, qui nous est donné par madame Célestine Quillet, est d'une grâce parfaite. Il sera facile de l'ajuster pour différentes tailles avec un patron ancien.

Sur la même planche se trouve un patron de tunique de petit garçon de six à sept ans. Cette tunique peut se faire en étoffe de laine à carreaux, en nankin ou en valenciennes. On met dessous un pantalon blanc bordé de broderies anglaises, des bottines à guêtres et des bas de fantaisie, laissant un peu le haut de la jambe à découvert, c'est-à-dire un petit espace entre le pantalon et le bas.

MUSIQUE.

Parmi les nouvelles publications musicales, nous signalons à l'attention de nos lectrices :

La romance *Un ange*, paroles de M. Montini, musique de M. O'Kelly; cette charmante mélodie intéressera toutes les demoiselles, car cet ange, c'est une mère veillant sur son enfant.

En musique de danse, nous recommandons :

La *Lune de miel*, redowa; — *Pirouette*, polka; — le *Prince Colibri*, polka ornée du portrait du prince et de la princesse Colibri; — la *Schottisch de Londres*, et la *Schottisch de Paris*, composées par J. PASDELOUP, un de nos jeunes auteurs à la mode;

Puis *Felina*, redowa, et *Aminta*, polka-mazurka, par ADRIEN TALEXY, l'auteur de la célèbre redowa *Porporina*;

Enfin le quadrille des *Quatre fils Aymon* et le quadrille de *Notre-Dame de Paris*, qui sont tellement brillants et dansants qu'ils ont été bien vite adoptés, et qu'on les trouve maintenant sur tous les pianos.

Paris, J. Meissonnier fils, 22, rue Dauphine.

LE SHERRY DU COMMODORE.

(SUITE ET FIN.)

Les soupçons du concierge n'étaient pas tout à fait sans fondement. Depuis que nos trois personnages avaient franchi le seuil du Temple, une femme les suivait obstinément, cachée par l'ombre croissante et les angles nombreux des petites rues du Marais. Elle semblait avoir grand désir d'éveiller l'attention de John, mais celui-ci ne faisait point mine de l'apercevoir.

La nuit se faisait noire; Lasne, qui, malgré ses craintes, ne voulait point en avoir le démenti, se dirigea vers les boulevards. Au moment où nos promeneurs tournaient l'angle de la rue Charlot, une voix timide et comprimée arriva à l'oreille de John.

« Monsieur le comte! » disait-elle.

John s'arrêta aussitôt.

« C'est donc bien vous! s'écria la nouvelle venue. Je vous ai vu sortir, j'ai fait prévenir mes

sœurs et madame la comtesse; messieurs de Rochecotte et de Phélippeaux sont aussi avertis. Si le commodore veut, l'instant de la délivrance va sonner pour lui.

— Il ne le voudra pas, répondit John avec une excellente prononciation française.

— Et pourquoi ne le voudra-t-il pas? demanda la demoiselle, qui était l'une des Muses dont nous avons parlé déjà.

— Parce qu'il a donné sa parole de gentilhomme de ne point s'évader ce soir.

— Moi, je n'ai rien juré, mais je n'abandonnerai pas le commodore. »

La demoiselle voulut insister, John fut inflexible. Il remercia avec effusion la généreuse fille de ses constants efforts, et reprit avec elle le chemin du Temple.

« Peut-être, pensait la Muse, le commodore, à la vue de l'occasion, ne pourra-t-il s'empêcher d'en profiter.... Allons jusqu'au bout! »

Pendant cela, Lasne et son prisonnier avaient continué leur route sur le boulevard. Le concierge sentait à chaque instant augmenter son inquiétude. Les fumées du xérès s'étaient complètement dissipées, et, avec elles, une partie de sa chevaleresque confiance avait disparu. Il maudissait son imprudence, et aurait donné de bon cœur six mois d'appointements pour se retrouver en sûreté derrière les massifs verrous de sa prison. Jusqu'alors pourtant rien de positif n'avait confirmé ses soupçons; mais, vis-à-vis de l'endroit où fut percé depuis le passage Vendôme, il regarda en arrière et changea de couleur.

« John a disparu! » dit-il d'une voix brève en observant le commodore.

Le visage de Smith resta impassible.

« Il nous aura perdus, » répondit-il.

Puis il ajouta à part lui :

« Fasse le ciel que lui, du moins, ait pu se sauver!

— Citoyen, reprit Lasne, vous comprendrez mes craintes. Je suis un pauvre homme, père de famille, et.... Doublons le pas, citoyen! »

Le commodore ne se fit point prier; ils quittèrent le boulevard et enfilèrent rapidement la rue du Temple.

C'était là que la terreur du citoyen Lasne devait atteindre son comble.

A la hauteur de la rue Meslay, un nombreux rassemblement obstruait la voie publique. Des hommes d'apparence équivoque formaient plusieurs groupes, et des charrettes étaient renversées sur la chaussée en manière de barricade. Lasne jeta autour de lui un regard désespéré. Concierge, il flairait un complot.

« Où diable mènes-tu ce bon garçon, citoyen Aliboron? dit un homme en blouse bleue, dont le collet mal fermé laissait voir un jabot de dentelles.

— Place! cria Lasne auquel le désespoir prêtait du courage.

— Tu es bien pressé, citoyen baudet... Veux-tu me confier ce ci-devant qui pend à ton bras? — Place! répéta Lasne éperdu; place, au nom du directoire!... au nom de la république...

— Une et indivisible... c'est connu... Attention, vous autres! »

A ce commandement, un mouvement subit se fit dans les groupes: Lasne se vit un instant entouré, pressé, étouffé. Quand il recouvra le souffle, le commodore avait disparu.

Le malheureux concierge courba la tête et poursuivit sa route. Cette évasion était pour lui la perte de sa place. C'était peut-être la guillotine.

« Mes enfants! mes pauvres enfants! » murmurait-il en soulevant le lourd marteau du Temple.

La porte s'ouvrit et allait se refermer sur Lasne, lorsqu'une voix se fit entendre près de lui.

« Veuillez me permettre d'entrer, » dit-elle avec calme.

C'était le commodore Sidney Smith.

Lasne, ébahi, se frotta les yeux; un instant il resta muet, puis deux larmes sillonnèrent sa joue.

« Merci, murmura-t-il d'un ton de profonde émotion; — je veux passer pour suspect si la parole d'un gentilhomme ne vaut pas tous les verrous du Temple. »

Nonobstant ce beau mouvement, il ordonna au guichetier de fermer la porte, mais une vigoureuse pression résista à l'effort de celui-ci.

« Je ne volé pas! cria-t-on au dehors. Je volé allé avec vos!

— Jhn! prononcèrent en même temps le commodore et le concierge. Puis ce dernier ajouta sentimentalement:

« Tel maître, tel jockey! »

John fit son entrée et menaça le guichetier, dans un baragouin prodigieux, de le boxer beaucoup s'il s'avisait une autre fois de vouloir le laisser à la porte.

Lasne ne se sentait pas de joie. Il conduisit son prisonnier jusqu'au seuil de sa retraite, et ne sachant comment lui témoigner sa reconnaissance, il voulut l'embrasser. Le commodore le repoussa doucement.

« Monsieur Lasne, dit-il, vous ne me devez rien. J'avais promis, j'ai tenu. Mais à dater de ce moment, je reprends ma parole.

— Attendez à demain, dit Lasne d'une voix suppliante; — j'ai sommeil. »

John pinça le bras de sir Sidney.

« Soit, répondit ce dernier sans tenir compte de l'avertissement de John; — mais demain...

— Je vais dormir pour huit jours! s'écria le concierge.

— Je vous souhaite bonne nuit. »

A peine Lasne fut-il parti, que le commodore

saisit la main de John et la pressa avec une cordiale affection.

« Pourquoi être revenu? demanda-t-il. Vous n'aviez rien promis, et d'ailleurs, votre position est autre que la mienne. Emigré français, vous avez tout à redouter de la haine du directoire.

— Je sais cela, répondit John qui, étendu dans un fauteuil, se faisait débiter par le valet de chambre de sir Sidney.

— Alors, pourquoi être revenu?

— Parce que j'ai cru devoir le faire, commodore. »

Ce disant, John, ou mieux M. le comte de T..., tira de sa poche une lettre qu'il tendit à Sidney Smith.

« Cette lettre a-t-elle rapport à une évasion? demanda ce dernier.

— Sans doute.

— Alors je n'en puis prendre connaissance; j'ai fait trêve avec ce pauvre diable de concierge.

— Je m'en doutais! murmura le comte... Parbleu! commodore, vous eussiez fait l'ornement de la cour du roi Artus, mon compatriote, et c'est grand dommage que la chevalerie errante ne soit plus en honneur.

— Il vous sied bien de parler ainsi, s'écria Smith, vous qui risquez votre tête tout exprès pour me remettre ce billet! »

Les deux prisonniers se serrèrent la main. Le comte n'insista plus, mais il annonça à Smith qu'un complot se tramait au dehors, entre la comtesse de T..., le marquis de Rochecotte et M. de Phélippeaux.

« Quoi qu'il arrive demain, dit-il, soyez prêt, ne manifestez aucune surprise, et surtout n'engagez plus votre parole. »

La lettre, qui était de madame la comtesse de T..., femme de John, annonçait au commodore que le directoire avait définitivement refusé son échange, à quelque prix que ce fût, et lui donnait les détails d'un projet d'évasion qui devait s'accomplir sous peu.

« Si j'avais voulu, soupira John en lisant lentement les lignes de cette écriture connue, je serais maintenant près d'elle! »

Il ne se repentit point, mais il trouva plus amère la solitude de sa prison, et certes son silencieux sacrifice valait bien l'orgueilleuse fidélité du commodore.

Le comte de T..., gentilhomme breton, émigré, avait été pris en même temps que Sidney Smith. C'était lui qui, moitié par signes, moitié par correspondance, avait noué des relations avec les trois dames royalistes que nous connaissons sous le nom de *Muses*. Le commodore et lui s'estimaient et s'aimaient sincèrement; ils avaient appris à se connaître aux heures de la captivité.

Le lendemain, le concierge Lasne arriva triomphant dans la chambre de nos prisonniers.

« Il y avait dix ans, s'écria-t-il en entrant, que je n'avais passé une aussi excellente nuit !

— Good morning ! dit John.

— Plait-il ?

— Je volé dire : bône jôr !

— Merci ! Commodore, il faut vous lever. Il y a à la geôle un adjudant-général et ce qui s'en-suit. Je pense qu'il est porteur d'un ordre du directoire.

— Je suis à vos ordres, monsieur... John ! mes bottes et ma redingote ! »

John se hâta d'obéir. En passant la redingote de Sidney, il lui glissa à l'oreille :

« Souvenez-vous de ce que je vous ai dit hier !

— Que m'as-tu dit ? demanda étourdiment Sidney Smith.

— Oh ! fit John avec la modulation britannique que nous avons essayé déjà de décrire : — Je disé à vos que master Lasne volé bien boare un grog à la santé de vos.

— Non pas ! répondit Lasne. La trêve est finie ; je ne bois plus. »

John, le commodore et Lasne descendirent à la geôle.

« Citoyen concierge, dit l'adjudant-général en présentant le papier, prends connaissance de cette pièce. »

Lasne prit le papier et lut. C'était un ordre du ministre qui ordonnait le transfert de sir Sidney Smith à la prison de l'Abbaye.

« Cela suffit, citoyen, dit le concierge ; le greffier va minuter une décharge que vous signerez... C'est au citoyen Auger que je parle ?

— L'ordre a dû te l'apprendre... Dépêche ! »

Le greffier arriva et se mit à minuter la décharge. Lasne prit une seconde fois lecture de l'ordre. Pendant cela, John et le prétendu adjudant-général échangèrent un rapide regard d'intelligence.

« Voilà ! dit le greffier ; il ne manque plus que la signature du citoyen Auger. »

L'adjudant prit la plume et signa d'une main hardie, avec un superbe paraphe : Auger, adjudant-général.

« Maintenant, dit Lasne, il vous faudra bien six hommes d'escorte. »

John pâlit.

« Sans doute, » reprit Auger du ton le plus naturel.

Puis, paraissant se raviser, il ajouta :

« Au fait, ce n'est peut-être pas la peine... Citoyen concierge, peut-on se fier à la parole du commodore ?

— Je veux être un suspect, un brigand de Vendée, un calotin déguisé, s'écria Lasne avec effusion ; si la parole du citoyen Sidney ne vaut pas toutes les escortes du monde !

— C'est bien !... Commodore, si vous consentez à me donner votre parole... »

La joue de John avait recouvré ses couleurs, mais ici se présenta un bien autre embarras. Sir Sidney, se souvenant par malheur des prescriptions que le comte lui avait faites la veille au soir, interrompit l'adjudant et dit :

« Point de parole, monsieur !

— C'est votre droit, commodore, dit Lasne. — Citoyen greffier, va commander six hommes. »

Cependant, John s'était approché doucement de Sidney Smith.

« Cet adjudant, murmura-t-il à voix basse, est Boisgirard.

— Je ne le connais pas

— Et l'officier qui l'accompagne, continua John, est M. de Phélippeaux.

— Monsieur, dit alors sir Sidney en se levant, vous m'avez l'air d'un galant homme... partons ; vous avez ma parole.

— Adieu, citoyen Smith, prononça Lasne d'une voix émue. — Je vous enverrai le reste de votre xères.

— Gardez-le, monsieur Lasne, gardez-le en souvenir de moi.

— Je veux passer pour Cobourg en personne, murmura Lasne les larmes aux yeux, si vous n'étiez pas digne d'être Français et patriote. »

L'adjudant, son acolyte et le commodore se mirent alors en marche, suivis de John, qui prononça résolument son : « Je allé avec vos ! » La porte se referma sur eux, et Lasne retourna tristement vers la chambre vide du commodore, où il but en pleurant un ou deux flacons de xères.

Le lendemain, les journaux annonçaient l'audacieuse évasion du commodore Sidney Smith, qui s'était enfui du Temple à l'aide d'un faux ordre de transfert. Il s'était, disait-on, dirigé sur Calais avec ses complices, au nombre desquels se trouvaient monsieur et madame de T..., émigrés. La police fit merveilles pour les joindre, mais ils firent mieux que la police et passèrent la Manche sans encombre.

A ce propos, le concierge Lasne, qui était à l'abri derrière l'ordre de transfert, au bas duquel se trouvait la véritable griffe du ministre, disait volontiers en buvant à petites gorgées le sherry du commodore :

« C'était un digne goddam, et je veux être un suspect si son vin et lui ne sont pas, chacun dans son genre, les meilleurs qui aient passé jamais la porte du Temple ! »

PAUL FÉVAL.

GAUSERIES.

* * On a souvent parlé d'une Malibran noire, et son existence a été regardée comme un canard.

Mais il suffit de dire souvent une chose pour que cette

chose se réalise : la nouvelle était fausse autrefois, elle est vraie aujourd'hui.

La Malibran noire n'est pas une fiction; nous l'avons entendue.

Madame Maria Martinez, née à la Havane, est première chanteuse de chambre de S. M. Catholique la reine d'Espagne.

C'est en se rendant de Madrid à Londres qu'elle s'est décidée à rester à Paris.

Sur quelle scène s'offrira-t-elle à la curiosité du public et même y paraîtra-t-elle? Nous n'en savons rien encore.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle a une magnifique voix de soprano, dont les notes vibrantes et perlées dans le haut, veloutées et caressantes dans le médium, ont dans les cordes graves la mâle sonorité du contralto.

Il y a même, dans ces sons extrêmes, quelque chose d'étrange et de sauvage que nos gosiers européens ne nous ont jamais fait entendre.

Madame Maria Martinez s'accompagne elle-même avec une guitare qui sous ses doigts habiles se transforme complètement; l'instrument n'est plus ni grinçant, ni monotone; tantôt il est doux et suave comme une harmonie de flûte et de hautbois; tantôt il laisse échapper une cascade de notes amoureuses retombant sur un rythme de tambour de basque ou de darbouka. Tout cela est poétique et charmant.

Mais ce qui surprendra nos dilettanti, ce sera d'entendre vocaliser madame Martinez comme madame Persiani, et de lui entendre aussi filer des sons, comme si elle avait suivi dix ans une classe du Conservatoire avec Rubini ou Duprez.

Un ours, un véritable ours, appartient pour le moment au théâtre de la Porte Saint-Martin; il doit y faire incessamment ses débuts dans un drame de haute fantaisie.

En attendant ce jour heureux, notre ours étudie, répète et rêve la nuit à son rôle, quand ses préoccupations ne le tiennent pas éveillé.

Il y a quelques jours, vers une heure du matin, l'ours, agité par l'insomnie, se morfondait au fond de sa cage, où, grâce à une précaution que l'on comprendra, on le tient enchaîné. Un mouvement brusque brisa la chaîne; la porte de la cage était entr'ouverte; l'animal intelligent profita de la circonstance pour se détirer les membres et aller se promener.

Il s'approcha d'une croisée ayant vue sur la cour du café attenant au théâtre. Une grosse corde pendait à la croisée : l'ours saisit la corde et se laissa couler dans la cour avec une adresse, une agilité digne d'un acrobate consommé!

Une fois dans la cour, il aperçut une pompe. La vue de cette machine lui inspira une idée : il fit si bien et si bruyamment jouer ce piston, qu'au bout d'un instant la cour fut inondée et que toute la maison se réveillait en sursaut à ce vacarme étrange.

Une voix s'écria : Qui va là? L'ours répondit par des grognements singuliers que l'interlocuteur effrayé prit naïvement pour des gémissements. A la surprise succéda la terreur : le maître du café fut appelé, consulté. Disons qu'il sut remplir son devoir, et qu'il se mit bravement à la tête de ses garçons pour aller reconnaître la cause du bruit.

Arrivés dans la cour, ils se trouvèrent en face de l'ours, assis au milieu de la mare qu'il venait d'improviser; l'animal les regardait gravement de ses gros yeux sinistres.

La position d'un maître de café qui trouve un ours dans sa cour, à une heure du matin, est tellement dramatique, tellement inouïe, que nous renonçons à la décrire. Quand nous dirions que maître et garçons se curent à leur dernière heure, nous ne croirions pas exagérer.

Mais l'ours les rassura bien vite, il se leva, salua gracieusement, et se mit à danser le plus gentiment du monde devant la société stupéfaite.

L'ours répétait tout simplement ses exercices, et sollicitait par sa pantomime les bravos des connaisseurs.

Sans son *cornac*, qui arriva et le pria de retourner se coucher, cet ours-artiste aurait dansé jusqu'à l'aurore. Mais il comprit qu'il ne fallait pas abuser des instants de son public, et il rentra chez lui crotté et satisfait.

A bientôt les débuts de cet ours étonnant.

On a beaucoup parlé de la facilité de Rossini, de son esprit, de sa paresse, mais l'illustre compositeur n'est pas moins remarquable pour sa prodigieuse mémoire. On raconte que, pour une soirée musicale qui devait avoir lieu chez une altesse, on avait projeté de faire chanter le trio de l'*Esule di Roma* de Donizetti; mais par un fâcheux hasard, on ne put se procurer la musique de ce trio. Rossini se trouvait là au moment où l'on déplorait ce contre-temps. « L'*Esule*, dit-il, j'ai entendu ce morceau en Italie, attendez un moment. »

Et Rossini, saisissant une plume, se mit à écrire couramment toute la musique du trio! Et lorsque plus tard on compara ce manuscrit avec la partition de Donizetti, on vit qu'il n'y avait pas une seule note différente dans les deux copies.

Dans les salons parisiens, dont le divin musicien a fait longtemps les délices, il trouva souvent le moyen de faire tourner sa mémoire au profit de ses innocentes espiègleries.

Un soir, il se trouva avec M. Alfred de Musset. Cédant au vœu général, le poète récita une quarantaine de vers de sa composition. Chacun lui fit son compliment.

Rossini s'approcha du poète et lui dit avec le plus grand sang-froid :

« De qui sont les vers que vous venez de me réciter? je ne me rappelle pas le nom de l'auteur. — Mais... répondit M. Alfred de Musset, ils sont de moi! — Je ne crois pas, répartit le compositeur. — J'en suis pourtant bien certain. — Il me semble que je les ai appris il y a au moins vingt ans, ajouta Rossini; tenez, voyez, je m'en souviens encore. »

Et aussitôt Rossini récita, sans changer un seul mot, sans déranger un seul hémistiche, toute la pièce de vers.

M. Alfred de Musset demeura consterné, et le spirituel auteur du *Comte Ory* lui prit amicalement la main et lui dit avec une câlinerie tout italienne :

« Rassurez-vous, les vers sont bien à vous; et c'est ma mémoire seule qui vient à l'instant de commettre un plagiat. Si j'ai cru les avoir entendus depuis longtemps, c'est qu'ils sont magnifiques. »

HYGIÈNE DU VISAGE ET DE LA PEAU.

PRIX : 2 FR. 50 C.

Chez Codant, rue de l'Ancienne-Comédie, 27.

L'auteur de ce charmant et précieux ouvrage, dont nous avons déjà rendu compte, vient de livrer aux dames un produit délicieux pour fixer les bandeaux et leur donner des reflets magnifiques. Ce produit, dénommé *BRILLANTINE*, ne graisse point les coiffures comme les pommades et assouplit les cheveux d'une manière fort remarquable.

Une autre préparation, dite *Pâte callidermique*, supérieure à toutes les pâtes des parfumeurs, possède l'appréciable vertu d'adoucir, de blanchir les mains les plus ingrates et de leur donner le velouté des plus belles peaux.

Enfin, la *Teinture pileuse hygiénique*, du même auteur, qui s'opère à froid, donne toutes les nuances, et, loin d'altérer les cheveux comme le font les autres teintures, les assouplit, en arrête la chute et les dote de reflets soyeux magnifiques.

Ces produits se trouvent chez Codant, rue de l'Ancienne-Comédie, 27, à Paris.



Explication du dernier Rebus.

Autant d'hommes autant de 400, ti, manche, ac, 4 A sas, manne, hier, de jugé.
(Autant d'hommes autant de sentiments, chacun a sa manière de juger.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abrèger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Enveloppes comiques. 42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Au Sablier-Deuil, 2, boulevard Montmartre. Assortiments complets de tissus noirs et gris, châles longs et carrés, lingerie et modes particulières; cravates spéciales pour deuil; orléans, toiles valencias, barèges.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes, 3.